

VIE DU PÈRE MARIE-ÉPHREM (VINCENT-JOSEPH-MATHIEU FERRER),
ou

Histoire d'un Moine de nos jours, mort à la Trappe de l'abbaye d'Aiguebelle.

Il y a peu de lieux au monde où la grâce et la miséricorde de Dieu se fassent sentir d'une manière aussi frappante que dans les maisons de la Trappe. Ceux qui ont lu les anciennes relations, publiées autrefois par l'abbé de Rancé, savent qu'il s'opérait dans son monastère les conversions les plus étonnantes, les plus subites, et parfois les plus inattendues. Ces saints asiles de la piété chrétienne sont encore en possession de voir ces prodiges se renouveler assez souvent. La Vie dont nous allons rendre compte en est une nouvelle preuve.

Vincent-Joseph-Mathieu Ferrer appartenait, par sa naissance, à une famille honorable de la ville de Perpignan. Son père, M. Pierre Ferrer-Manrell, qui vit encore, était un riche négociant; sa mère se nommait Elisabeth Delcrois. Cet enfant, qui vit le jour le 13 mars 1814, fut le premier fruit de leur mariage. L'année suivante ils eurent une fille à laquelle ils donnèrent les noms de Joséphine-Marie-Elisabeth-Catherine. Madame Ferrer, femme chrétienne, prit soin d'inspirer à ses enfans, dès leur bas âge, le goût de la piété, et y réussit. Elle favorisa aussi le penchant qu'ils montraient pour les pauvres, et leur fournissait volontiers les moyens de les soulager. Vincent et sa sœur passèrent leurs premières années dans l'innocence, sous la direction d'un vertueux prêtre que la famille Ferrer avait recueilli à son retour de l'émigration. À l'âge de dix ans, Vincent fut placé par ses parens au collège que les Jésuites avaient à Aix et d'où le libéralisme parvint à les faire expulser en 1828, ainsi que des autres maisons d'éducation qu'ils possédaient en France. Ceux qui savent les peines que prennent ces maîtres habiles pour former tout à la fois le cœur et l'esprit de leurs élèves, et l'importance qu'ils attachent à leur inspirer une piété solide, en même temps qu'ils développent leur intelligence, comprendront aisément l'intérêt qu'ils durent accorder au jeune Ferrer, qui était si bien disposé à profiter de leurs leçons et de leurs exemples. Ses progrès furent d'abord peu rapides, à cause de la douleur qu'il éprouvait d'être éloigné de ses parens; mais enfin, s'accoutumant à son nouveau séjour, il s'appliqua sérieusement à l'étude et fit dans la piété des progrès remarquables. Ce fut alors qu'il conçut envers la sainte Vierge cette tendre dévotion qui, plus tard, devait lui être si utile. Vincent vit s'écouler ainsi quatre années heureuses, sous la direction de maîtres vertueux, et dans la compagnie de pieux condisciples. Etant allé en vacances dans sa famille en 1828, il édifia le village où ses parens avaient leur maison de campagne et où ils passaient l'été. Mais le moment fatal auquel il devait se séparer de ses bons Pères arriva. Les Jésuites d'Aix furent obligés de congédier leurs élèves, et de dissoudre leur établissement. Le jeune Ferrer aurait bien voulu les suivre hors de France, où ils allaient établir de nouvelles maisons d'éducation; son père en jugea autrement, et après avoir quelque temps hésité, li le plaça au collège royal de Toulouse. Quelle différence entre sa position présente et sa position passée! Sa piété devait pour lui une source de persécutions; on le tournait en ridicule et on l'appelait *Jésuite*. Le pauvre enfant tint bon pendant quelque temps. Les liaisons qu'il forma imprudemment avec d'autres élèves finirent par lui faire perdre ses sentimens de religion, et il devint comme ses camarades, c'est-à-dire sans aucune crainte de Dieu. Ce fut dans ces dispositions déplorables qu'il termina ses humanités, et fit ses cours de philosophie et de droit. Au moins, en 1830, ne donna-t-il pas dans les excès du libéralisme; au contraire, il passa quelques instans en prison, à cause d'une marque publique qu'il donna à Toulouse de son attachement pour la famille exilée.

Vincent, retourné à Perpignan, après avoir été reçu avocat, se lia avec les jeunes gens de son âge, partagea leurs plaisirs et vécut dans une grande dissipation. D'un caractère gai, d'un extérieur agréable, et assuré d'une assez grande fortune, il n'en fallait pas davantage pour que le monde lui sourit. Sa sœur, élevée par les Dames du Sacré-Cœur, avait puisé de bons principes chez ces respectables institutrices; mais, comme son frère, elle aimait les plaisirs. Ils s'y livraient l'un et l'autre sans contrainte, lorsqu'une de leurs cousines vint passer quelque temps chez eux. Elisa Alday de Céret était son nom. Elle avait elle-même le caractère enjoué, mais en même temps une conscience timorée, qui ne lui permettait pas de prendre part sans réserve aux divertissemens du monde. Ceux qu'elle trouvait dans la famille Ferrer lui causèrent bientôt des inquiétudes, et elle alla les confier à un respectable vicaire de la paroisse Saint-Jacques, qui lui donna les plus sages

conseils. Elisa conduisit à son directeur sa cousine Catherine, et l'une et l'autre montrèrent ensuite, par leur réserve, qu'elles avaient profité des avis de l'homme de Dieu. Vincent ne tarda pas à s'apercevoir de ce changement; et se moqua beaucoup d'elles. Il épia le moment où elles retourneraient à confesse, les suivit à l'église et se cacha derrière un pilier pour voir ce qui se passerait. C'était là que Dieu l'attendait pour lui parler au cœur. Il fit de sérieuses réflexions sur la conduite de sa sœur et de sa cousine. Ses pensées l'occupent tellement, qu'il reste dans l'église après qu'elles en sont sorties, et se décide à parler à leur confesseur. Il cherche et trouve un prétexte pour entrer en conversation avec lui, l'interroge sur certaines difficultés qu'il se sont présentées à son esprit, lui propose ses doutes, et bientôt, vaincu par les réponses solides du vicaire, il prend la résolution de se confesser; et ne diffère pas à s'acquiescer de ce devoir. Dès ce moment cet ecclésiastique devient son confident intime.

La lumière de la grâce, en éclairant le jeune Ferrer, lui fit considérer le monde sous un point de vue tout différent de celui sous lequel il l'avait envisagé jusqu'alors. Il vit les dangers auxquels son salut y avait été exposé, et conçut le dessein de le quitter, de s'en séparer pour jamais; mais cette résolution était loin d'entrer dans les vues de son père, qui avait fondé sur ce cher fils toutes ses espérances. Il reçut très-mal les ouvertures que Vincent lui fit à ce sujet. Cependant Dieu parlait au cœur de celui-ci, non-seulement d'une manière intérieure, mais aussi par la mort d'une ses cousines, qui succomba dans la première jeunesse, et par celle de sa mère, qu'il perdit, lorsqu'elle était encore dans un âge peu avancé. Ces coups réitérés servirent surtout à provoquer ses réflexions sur la fragilité de la vie et à l'affermir dans son dessein. Lorsque les premiers momens de la douleur furent passés, il fit auprès de son père une nouvelle démarche qui n'est pas mieux accueillie que les précédentes. Au contraire, M. Ferrer entendit de l'éloigner de toute idée de ce genre, et, dans l'espoir d'y réussir, il oblige son fils à voyager. Vincent part donc pour Paris à la mi-novembre 1837, et y visite avec soin tous les monumens de la capitale, mais n'entre dans aucun spectacle, et se procure des relations avec les respectables prêtres de la Mission de Saint-Lazare. Il quitte Paris dans le courant de janvier 1838, se dirige sur Lyon, et passe ensuite à Montelimart pour retourner dans sa famille. Etant dans cette ville, il entend parler de la Trappe d'Aiguebelle, qui est peu éloignée; il désire y aller, et, laissant ses effets à l'hôtel où il logeait, il s'achemine vers l'abbaye.

Un attrait intérieur portait le jeune voyageur à faire ce court trajet. Lorsqu'il arriva au monastère, il se sentit ému, et demanda la permission d'y faire une retraite. La vue du P. abbé lui inspira une si grande confiance, qu'il le choisit pour directeur et lui ouvrit son âme tout entière. Sa retraite terminée, il devait partir; mais quelqu'un l'engagea à rester jusqu'au lendemain, fête de la Purification de la sainte Vierge, pour voir la cérémonie du jour. Il resta, la vit, et en fut touché. Le chant du *Salve Regina*, le soir, après complies, chant qui lui rappela son ancienne dévotion envers Marie, excita surtout en lui une telle émotion, qu'il résolut de se fixer dans cette maison. Dès le lendemain il demanda à être reçu. Après quelques épreuves, le supérieur accueillit sa demande, et il commença aussitôt les exercices du noviciat en qualité de postulant. Au bout de quelques semaines il reçut l'habit de l'ordre.

M. Ferrer, que son fils informa bientôt de sa détermination, était loin de l'approuver, et pour première punition, il laissa sa lettre sans réponse; puis dans le courant de mars, accompagné de sa fille, non moins affligée que lui, et d'un parent, homme d'un caractère ferme et décidé, il se rendit à Aiguebelle, guetta son fils au moment où celui-ci sortait pour aller au travail avec la communauté, le saisit, aidé de ce parent, et après quelques pourparlers, l'obligea à partir avec lui pour Perpignan. Le P. abbé conseilla à Vincent de céder aux volontés de son père, et lui promit de le recevoir de nouveau, s'il revenait au monastère. Voilà donc le jeune novice rejeté au milieu du monde; mais c'était désormais une plante de la solitude, qui ne pouvait que se flétrir, et se dessécher dans le siècle: il lui fallait le désert pour prospérer et fleurir. Les sollicitations, les reproches, les injures même, tout fut mis en œuvre pour l'ébranler. Soutenu par son ancien directeur et par les lettres de son abbé, il put résister à toutes ces épreuves, et finit après quelques mois de combats par obtenir de son père la permission de retourner à la Trappe. Il y vole, reprend son noviciat qu'il poursuit et achève avec ferveur. Le jour de l'Ascension, 9 mai 1839, il fut admis à prononcer ses vœux. Il les fit